

Du désert rouge

Élise Turcotte

Number 165, Summer 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turcotte, É. (2020). Du désert rouge. *Moebius*, (165), 53–57.

Du désert rouge

Élise Turcotte

Rubrique du fonds – 1982

*à Danielle Laurin, qui m'a demandé d'écrire cette histoire vraie,
une fois, dans mon bar préféré ce soir-là, rouge et blanc et noir et
presque nu, et puis elle le sait bien, elle, que rien n'est jamais fini*

de l'inédit sur ton sourire et moi qui t'ai rencontré là sur
le point de tout demander de crier ce malaise que je savais
déjà parce que c'était écrit le naufrage le navire en perdition
le désordre incroyable de nos vies

mais je n'ai pas été sage encore dans la surprise oui non
je n'ai pas pu m'arrêter puisqu'à certains moments tout
dépeuplés de tout nos corps ne suivaient plus le fil du récit
et alors je te disais je commençais à te dire que ça n'existe
pas je te disais cet effroi devant la mer une main géante
terrifiante ma fuite comme outrage et tu disais que c'était
être seulement être et nous n'avions rien rencontré de plus
désespéré comme soif c'est pour ça

rien qui se dise sans le sursaut incessant de ma mémoire si c'est elle tout entière dispersée dans mon corps garde-fou quelquefois j'y entendrai ta voix sur la route ta voix de minuit dans le rock la mienne dans les échos du scotch encore sans fin nos voix innombrables éparpillées sur le tapis rouge rouge comme le désert d'où je t'ai hurlé de venir me chercher s.o.s. de me lire dans les débris du sable nos voix dans les vêtements les cadres de portes les lettres d'amour de partout de nulle part les caresses les carcasses de rêves l'architecture de tout le jazz

quelquefois tu me voyais dire non avec une charge d'amour qui me portait aux quatre coins de Montréal des bars secrets regards lèvres écarlates flash des nuits de fatigue à tout vouloir garder à se chercher

je nous reverrai longtemps escalader la ville bouche à bouche la langue dans le creux des vagues à dire ce qui ne se peut pas déjà je nous revois dans la violence de se toucher parfois comme si nous avions tout à l'instant comme si plus rien ne manquait cette sensation du tout qui me perdait à moi et c'était ça oui j'étais tout c'était peut-être l'expression la plus forte

je reverrai aussi le ravage que nous avons fait l'un sur l'autre avions plongé dans un vertige plus grand plus fort que nous la musique déjà nous arrachait le plus sauvage du dedans aveugles de trop se voir comment plus tard ne pas s'imprimer dans la rupture sans équilibre je nous voyais déjà brisés déjà cette peur de ne plus être cette passion de nous immense tu me manquais toujours déjà

je disais je t'aime encore je t'aime répétant sans cesse tout l'amour ça ne se dit pas sans mal sans une étrange insistance une certaine concavité des corps se mouillant s'enveloppant langues désir salive tout le jour entre nos peaux fentes interstices d'où nous étions peut-être une coulée de nos récits de nuits ma bouche t'appelant de toutes mes forces et plus encore d'eau de terre de feu dans la lumière d'ombre d'une tension de mourir

des rappels de mon corps et de toute perte il fallait bien que l'écriture en jaillisse éclaboussante bien sûr salissante comme le sang dans les veines de suicidés un peu plus tard je dirai à cet ami lointain inconnu je ne meurs pas non je ne suis pas quelqu'un qui meurt et de là de cette vie sans cesse évanouie de ma pensée je ne comprenais plus certains gestes rauques que je disais soudain un orage s'entendait de moi un chant fracas de récit et c'est de plus loin que toi de plus loin que nous que je t'écris maintenant comme je voudrais que ce soit de l'oubli

le désert rouge c'est parce que j'y étais qu'il a fallu que tu caresses avec ta main mon visage l'ombre de mon visage du désert rouge je ne sais pas pourquoi je continue à t'écrire malgré l'irréparable séparation entre nous je continue à t'écrire malgré toi cicatrice éblouissante sur mon corps l'immense rivière gelée où je signe des passages inédits à moi seule cette force peut-être de l'abandon depuis toujours sachant que plus tard il ne s'agira plus de personne

je t'avais dit retire-moi de l'absence un regard je ne sais pas puis comme après des nuits des jours de silence n'arrivant plus à reconnaître la voix au-dedans je demandais l'histoire

de ma foule immense tellement de vie peut-être dès le début
je parlais dans le futur de nous j'entendais la musique avec le
souffle la passion dans les brèches de corps étranglés sans un
mot tout arrêter pour me toucher sonore d'ailleurs d'un lieu
qui n'a pas lieu jamais comme si depuis des millénaires tu

je croyais que nous remplirions l'univers que l'univers
serait ouvert en nous dans la force du désir la nuit bien
sûr toutes les nuits nous nous demandions l'impossible
cette nuit-là tu allais me dire de venir tout entière de ne
rien laisser à la surface de la terre je ne te connaissais pas
nous dansions dans la musique et mon corps exprimait une
violence inattendue j'espérais que nous n'aurions pas peur
que nous ne reculerions pas c'était déjà si clair l'évidence
de la nuit et c'est ce que je voulais je voulais que tu viennes
me chercher à travers l'évidence de ma vie peut-être pour
n'en plus douter ne plus mourir mourir bien sûr

d'où venions-nous? peut-être de cette région floue fluide
du savoir ce dépaysement dans le regard l'irréparable
solitude de toute façon cette infranchissable distance entre
nous venions de cette zone d'ombre où tout est rien dans
la douleur la plus profonde mais dans la joie la plus étrange
aussi inquiétante quand écrire n'a plus rien à voir avec la page
quand écrire c'est ne plus pouvoir écrire ne plus pouvoir ne
pas écrire non plus tendre au silence pour que tu m'entendes
toucher par accident l'insaisissable

je ne pourrai plus prononcer ton nom sans te tuer ce
jour-là dans l'inédit de ton sourire nous marchions à travers
les arbres c'était le presque été juillet et je parlais de l'écart
toujours d'aimer de dire oui dites-moi quelque chose

embrassez-moi avec votre bouche qui m'appelle la nuque
le visage le désordre ne m'abandonnez plus portez-moi avec
vous dans votre corps retenez-moi dans votre regard déjà
je suis inconsolable inconsolablement vivante

je veux encore te dire que le désert est rouge que j'y suis
indifférente à ma propre solitude tu vois comme au-dessus
de la douleur tu ne savais pas alors que je pouvais devenir
une souffrance morte mais j'inventais déjà comment on me
retrouverait disparue détachée égarée je ne bougerais plus
je n'écrirais pas dedans la fièvre je ne regarderais personne
je ne dirais pas il ou elle il n'y aurait pas la rue devant ma
porte ni les saisons ni rien j'attendrais debout l'ennui devenu
limpide je serais peut-être entre quatre murs blancs comme
je les aime venue au monde hantée par le refus par la passion
par les trous qui me désirent le plus hantée par moi-même je
ne dirais plus rien je ne raconterais pas d'histoire je n'aurais
que la peau et les os et des traces de toi sur mon visage ce
n'est rien je suis parfois si contente

j'écris cette histoire pour la perdre peut-être que c'est noir
peut-être que je finirai bien par produire moi-même une
petite lumière dense très dense et qu'alors il n'y aura plus
à tellement chercher à dire que je cesserai de te chercher

*Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du
monde et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était
dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne
remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir
été, mais pour en consigner le désert par lui laissé.*

MARGUERITE DURAS